

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 84 . 1989 . Fasc. 4

SOMMAIRE

- Informations.
- A la recherche de Thélème : les abbayes de Malgouvert, par Robert LACOMBE.
- Radotages d'un vieux Viennois, par ELBEY.
- Le tribunal de Justice fait « peau neuve » au XVIII^e s., par Renée BONY.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES « AMIS DE VIENNE »

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1990

Le numéro	35,00 F
Abonnement annuel normal	110,00 F
Abonnement de soutien	130,00 F
Retraités et étudiants	85,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des « AMIS DE VIENNE », Office de Tourisme, cours Brillier, 38200 VIENNE.
C.C.P. « Amis de Vienne » - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

EN COUVERTURE : Médaillon d'époque romane d'un parapet sur la face nord de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne.

ATTENTION !

TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Vous êtes donc priés de payer votre cotisation dans les meilleurs délais. Comme il n'est pas possible d'envoyer des lettres de rappel, le Conseil d'Administration a décidé de supprimer l'abonnement aux retardataires.

Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître. Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.

MERCI.

FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE » POUR L'ANNEE 1990

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par Poste) :

TARIF ABONNEMENT pour 1990 :

Abonnement de soutien	130 F
Abonnement normal	110 F
Etudiants - Retraités	85 F

A retourner, accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« Amis de Vienne » - Office du Tourisme - Cours Brillier - 38200 VIENNE.

ACTIVITÉS

- Le JEUDI 14 DECEMBRE, à 18 heures, à l'Office de Tourisme, causerie illustrée de diapositives, par Anne Le Bot-Helly, responsable archéologique de la région, sur le bilan des dernières découvertes viennoises.
- Le JEUDI 29 MARS 1990, à 18 heures, à l'Office de Tourisme, causerie du professeur Jean Melmoux sur Valerius Asiaticus.

(Le complément des activités en 1990 paraîtra dans le numéro 1 de 1990).

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 84 . 1989 . Fasc. 4

INFORMATIONS

Notre vice-président, Louis Blanc, est décédé le 10 novembre dernier ; nous consacrerons dans le prochain bulletin, un article sur son action efficace et généreuse au sein de notre société.

Publications :

● Nous informons les souscripteurs du livre : « Vienne au temps du Directoire », du chanoine Pierre Cavard, que cet ouvrage paraîtra en 1990.

● Les Musées de Vienne ont édité, à l'occasion des expositions sur la Révolution, deux remarquables plaquettes :

- « Vienne à la veille de la Révolution », 50 F.
- « Les Viennois et la Révolution », 80 F, en vente dans les musées de Vienne (attention, tirage limité).

● Il reste encore quelques médaillons du très beau sceau d'Humbert II de la ville de Vienne : en vente à l'Office de Tourisme au prix de 100 F.

● Nous rappelons qu'il reste aussi des exemplaires du « Petit lexique du Gauchon », au prix de 35 F, en vente à l'Office de Tourisme.

Rectificatif :

Dans l'article « Saint Maurice, patron de Vienne », de Marcel Paillaret, les clichés 2 et 3 sont dus aux « Amis de Vienne » ; les autres sont dus à Jean Perriolat et Marcel Paillaret. Quant au cliché de la monnaie de Maximien, il a été fourni par les Musées de Vienne (cliché Paul Veyssère).

A LA RECHERCHE DE THÉLÈME : LES ABBAYES DE MALGOUVERT

par Robert LACOMBE*

INTRODUCTION

Dans le dernier chapitre de son *GARGANTUA*, publié à Lyon, chez Juste, « en face de Notre-Dame de Confort », Rabelais se lance avec joie dans la description de son « Abbaye de Thélème », et nous avons l'impression, qu'abandonnant la grosse galéjade de son récit, il nous ouvre son cœur et révèle ses désirs profonds de liberté et d'étude que les malheurs et les duretés de son temps avaient entravés.

Contraint par son père à entrer en religion chez les Cordeliers de Fontenay-le-Comte (après un bref passage à l'Université d'Angers, où il se lia avec Geoffroy d'Estissac, futur évêque de Maillezaïs, et surtout avec les frères du Bellay), Rabelais devait rester cloîtré de longues années et garder de ce séjour une animosité décisive contre les moines ignorants et sectaires qui l'entouraient. Après s'être échappé de son couvent, il se réfugia chez d'Estissac et connut les « délices » de son château de Ligugé « sorte d'abbaye de Thélème, mais décente et digne d'un évêque, où la bibliothèque tenait plus de place que la cuisine »¹ et d'où Rabelais pouvait aller herboriser sur les bords du Clain, après avoir écrit « au lit », comme il précise dans le *PANTAGRUEL*.

* Docteur d'Etat, ethno-historien.

¹ D'après RATHERY, annotateur des « Œuvres de Rabelais », Paris, Firmin-Didot, 1857-59, tome 1, p. 199.

Après son passage dans diverses universités (Paris, Bourges et Montpellier) il put devenir, de 1532 à 1535, médecin du « Grand Hôtel-Dieu du Rosne » à Lyon. Par un rôle fiscal de 1535, conservé aux archives de la ville, nous apprenons que le docte François Rabelais faisait partie du « pennonage » de la rue du Boys, assez proche du quartier des imprimeurs ².

La plus ancienne édition du GARGANTUA venue jusqu'à nous est celle de 1535, mais il est très probable qu'il y eut des éditions antérieures, peut-être dès 1530 (Rabelais avait quitté son couvent en 1524).

Or, nous le verrons plus loin, c'est le 7 mars 1533 que parut l'édit de François I^{er} réprouvant les activités de « l'abbaye folle » de Vienne, près de Lyon, qui devait exister depuis d'assez longues années. Bien plus, le quartier de la rue du Boys, où Rabelais habitait, avait lui aussi sa drôle d'abbaye, qui participera au défilé de la « Chevauchée de l'Asne », célébré à Lyon en septembre 1566.

On peut ainsi se demander, de façon légitime, si, dans la cervelle féconde de Maître Rabelais, sa propre nostalgie d'un séjour épicurien et érudit ne s'est pas mêlée à une réalité plus triviale, mais bien vivante sous ses yeux, celle des « abbayes » populaires, dans lesquelles on s'occupait des mœurs, mais aussi des loisirs. L'utopie de Thélème, qui devait inspirer tant de phalanstères futurs aux destins aussi éphémères que parfois exotiques — et tragiques —, n'est peut-être qu'une « quintessence » dans l'alambic de ce grand fantasmreur, de ces modestes — parfois — mais bien curieuses confréries.

Mais place aux documents : laissons parler nos ancêtres du XVI^e siècle. Puisque nous évoquons Lyon, « Myrelingues la Bru-meuse », comme on la surnommait jadis, ville alors très cosmopolite avec ses colonies de Florentins, de Lucquois, d'Allemands et de Suisses, portons-nous en esprit devant Notre-Dame de Confort (sur la place des Jacobins actuelle) et admirons le défilé de la Chevauchée de l'Asne, organisé par les corporations, confréries et « abbayes » de la cité en octobre 1566, en l'honneur de la duchesse de Nemours, épouse du gouverneur.

Ce défilé n'était pas le premier à se dérouler dans les rues de « Lugdune », mais c'est le seul dont le « reportage » circonstancié soit parvenu jusqu'à nous, rédigé et publié par les « Trois Supposts » de la Coquille, c'est-à-dire les trois imprimeurs ayant obtenu le privilège — pour trois mois — de l'éditer et de le vendre.

² C'est à Lyon que Rabelais eut un fils naturel, Théodule, mort à deux ans.



Ce document très curieux nous montre les « Abbayes folles » défilant dans les rues de Lyon, ensemble avec les corporations, donc en 1566, à l'occasion de l'entrée de la duchesse. Mais attention à la date : nous ne sommes plus à l'époque faste et relativement calme de Rabelais, mais trente années plus tard, en pleine guerre de religions, trois ans seulement après les tragiques événements d'avril 1562, où les huguenots du baron des Adrets avaient pris et saccagé Lyon, entraînant une crise à la fois sociale, économique et financière, les célèbres foires ayant dû être transférées à Châlon-sur-Saône ⁴... et tout ceci aggravé par la peste de 1564.

Les corporations se devaient donc de montrer à tous leur activité renaissante (imprimeurs, « taincturiers », bateliers, bouchers, pâtisseries, etc.). De leur côté, les « Abbayes » qui avaient été supprimées pendant le bref règne des Réformés devaient aussi signifier qu'elles reprenaient leur rôle. Mais quel rôle ? Il nous semble — autant que nous puissions avancer cette hypothèse — que dans une grande ville comme Lyon, si difficile à contrôler après de tels événements, il leur fallait *mettre en scène* comme dans un mystère du Moyen Age, le *jeu social*, faire comprendre les règles de la vie sociale et domestique : *l'ordre dans la vie privée implique l'ordre dans la cité, et réciproquement*. La « justice » des Abbayes défile aussi : la restauration de ces « avocats », « conseillers » et « juges » de fantaisie (mais pas complètement, nous le verrons plus loin) annonce que le « populas » doit se régler lui-même ; ceci devait être bien compris dans une ville où les Italiens étaient nombreux et puissants : que l'on se souvienne des traditions de liberté des villes d'Italie, qu'illustre, par exemple, la célèbre fresque de Lorenzetti au Palazzo Pubblico de Sienne : les « Effets du bon et du mauvais gouvernement » (XIV^e siècle).

Les « Abbayes » étaient ainsi capables de sanctionner discrètement certains écarts, pour lesquels la justice ordinaire était obligée de se montrer trop sévère...

Afin de mieux discerner leurs constitutions, leurs usages et façons d'opérer, nous possédons, heureusement, des documents explicites provenant de villes plus petites, en particulier Vienne et Romans et, aussi sur l'abbaye d'une capitale provinciale, l'abbaye de Dauphiné, à Grenoble.

Grâce à ces sources, nous allons pouvoir les suivre dans leur évolution.

⁴ Sur ce point, voir Roger DOUCET « Finances municipales et crédit public à Lyon au XVI^e s. », Paris, Rivière, 1937 « La période des troubles 1562-70 », p. 63 et suiv.

LA VIE DES ABBAYES JOYEUSES

A) ORIGINE ET DEVELOPPEMENT : L'EXEMPLE DE VIENNE

Le monde à l'envers, nous l'allons voir encore, sous une forme encore plus étrange, à Vienne, à quelques lieues au sud de Lyon. Cette ville eut aussi son abbaye de Malgouvert, mais une seule pour l'ensemble de la cité : au nombre de ses officiers figurait le chancelier de l'église cathédrale de St-Maurice : on sait que Vienne possédait un des plus anciens — peut-être le plus ancien — siège épiscopal des Gaules ; c'était encore au XVI^e siècle une « ville sonnante », habitée de moines et de prêtres, mais aussi d'un peuple pauvre, artisans teinturiers et armuriers ; quelque six mille habitants, alors que Lyon en avait 50.000 à l'époque.

L'histoire de Vienne nous est bien connue par l'œuvre de nombreux érudits passionnés par le passé prestigieux de cette capitale, d'abord allobroge puis romaine, un moment métropole des Gaules, résidence des rois burgondes après les invasions, ville archiépiscopale où nombre de conciles se sont tenus, carrefour de voies et port fluvial.

Parmi ces historiens, l'abbé Pierre Cavard paraît bien le plus fiable dans ses recherches, et les abbayes folles n'ont pas échappé ni à son regard précis, ni à son humour.

P. Cavard nous présente d'abord une autorité des plus étranges, Sa Sublimité l'Abbé des Fous, « Abbas Stulorum et Sociorum », qui est un ecclésiastique appartenant au clergé de St-Maurice, élu à sa haute dignité par ses confrères, prêtres et clercs, le vendredi après Pâques en l'église de St-Sévère, dès la seconde moitié du XIII^e siècle. Quel pouvait bien être son rôle, ses fonctions ?

Dans cette ville toute remplie d'églises et de couvents, avec une population composée à égalité de religieux, célibataires prébendiers, souvent parasites, et de pauvres ouvriers, donc exposée à des heurts sociaux, cet abbé, représentant de ses confrères vis-à-vis de l'évêque et du chapitre, ne devait-il pas défendre les intérêts, la réputation des frocards et tonsurés, garder un œil sur leurs débordements possibles et, en même temps, procurer au bon peuple un défolement d'inversion qui mettrait les rieurs de son côté et moquerait les moines, au moins un ou deux jours par an ?

Et voilà sans doute le sens de cette fête des « Noircis » si curieuse, se déroulant chaque 1^{er} mai, et qui se célébra jusqu'au XVII^e siècle. L'inversion revêt ici un caractère vraiment excep-

tionnel. N'oublions pas en effet que le noir est la couleur des démons depuis la plus haute antiquité (Égypte ?). Ce sont donc des diables qui, par la grâce des hautes autorités religieuses de la cité, prennent le pouvoir à Vienne pour une journée. Ces démons réclament un otage : saint Paul. Certes, il ne s'agit pas de l'Apôtre des Gentils, mais de l'ermite, compagnon de saint Antoine au désert et tourmenté aussi, selon la Légende Dorée, par l'enfer. Car l'hôpital de Vienne était alors géré par les Antonites, qui soignaient le « Mal des Ardents » ou « Feu St-Antoine » (maladie de l'ergot de seigle) et se finançaient par la quête de cochons de lait, qu'ils élevaient en grand nombre : d'où le porc qu'on voit auprès du saint dans la plupart de ses effigies. Dans le récit de la Fête des Noircis, donné en annexe II, saint Paul ermite est bien identifié par le pain que lui apportait chaque jour un corbeau et par l'os de porc qu'il brandit.

La Fête des Noircis — 1^{er} mai — est typique de ces fêtes de défoulement antiques que l'Eglise avait tolérées, comme pour montrer, passagèrement, le désordre, et mieux assurer ensuite, l'ordre établi.

Mais l'institution de l'Abbé des Fous, en tant que structure permanente, répond, à notre avis, à un tout autre besoin, celui de créer un interlocuteur élu, capable de surveiller le clergé — fort mélangé — et exprimer ses réclamations. — en somme un moyen de gouverner des turbulents sous le masque agréable d'un roi des distractions. En fait, il fait penser à un chef syndical de notre époque. On voit qu'il y a là une institution très proche des Abbayes de Malgouvert. Ce qui montre bien le rôle d'intermédiaire de l'Abbé des Fous, c'est que, selon P. Cavard, l'archevêque et le chapitre supportaient mal les initiatives de cet abbé : ainsi, l'archevêque Bertrand de la Chapelle dut-il s'en plaindre au Pape Clément VI, lui indiquant que le « Folorum Abbas » tient chapitre au son de la cloche et exige de ses subordonnés (?) une obéissance qui peut conduire au péché. Aussi, par une bulle du 26 octobre 1344, le pape demande à l'archevêque de Lyon — donc à un voisin — de procéder à une enquête sur ces Abbés des Fous. La chose traîne et ce n'est qu'en 1385 que Guillaume du Lac, l'enquêteur, finit par reconnaître la *légitimité* de l'élection de l'Abbé des Fous et de ses pouvoirs ; il s'efforce simplement de pallier les excès et institue une procédure d'appel des décisions de l'abbé devant le doyen du chapitre cathédral. Cet abbé exerçait donc une « justice » ; il semble qu'il percevait déjà des droits sur les remariages (deux deniers par livre sur le montant de la dot) et même sur les mariages (un denier par livre).

D'après Cavard, l'Abbé des Fous disparaît vers le milieu du XV^e siècle. Il y a encore une élection à Saint-Sévère, mais il ne s'agit plus que d'un prévôt qui veille au bon ordre dans le collège de Saint-Maurice.

C'est à ce moment qu'apparaît, cette fois sous la forme civile, malgré les attributs monacaux, un autre « abbé », celui de Malgouvert. N'y eut-il pas un glissement de cette fonction du pouvoir clérical au pouvoir municipal ? D'opposant à l'archevêque, l'abbé devient opposant au pouvoir central, mais non opposant aux consuls : il faut bien voir que la ville a conquis son autonomie vis-à-vis de l'Eglise, mais doit compter dès lors avec le nouveau pouvoir royal français, sous les espèces du « roi-dauphin ».

L'abbé de Malgouvert, donc, a la charge d'organiser les fêtes traditionnelles des Innocents, des Fols, du Mai et aussi de ce défilé des « Noircis » auquel nous avons assisté. Quant à ses ressources, il les trouve dans la taxation des mariages et de certaines infractions — aux mœurs ? — non précisées, en tous cas certainement les tapages nocturnes. Pour décider les récalcitrants à payer les droits de charivari — comme on les appelait — il fallait que l'abbé recoure à la force et se serve de sa crosse « comme de la croix de son couvent entre les mains de frère Jean des Entommeures » (P. Cavard dixit). Tout ceci n'allait pas sans excès, sans protestations des « redevables » et le procureur du roi à Vienne, excédé, écrit à François 1^{er} pour s'en plaindre. Le roi-dauphin répond, en date du 7 mars 1533, ce qui nous donne une indication chronologique précise sur nos abbayes joyeuses, l'époque, approximativement, à laquelle Rabelais rédigeait ses lignes célèbres sur l'abbaye de Thélème... Voici ce que dit le roi « Ung qui se nomme l'abbé de mauvais gouvernement et aultres se faisant ses suppotz font plusieurs oppressions indues, abbuz, larcerins et pilleries... sur les citoïens de Vienne... au préjudice de tous... Car lesd. abbé et suppotz, de leur auctorité, ont contraint lesd. habitans qui se remarient en secundes nopces à leur payer grandes sommes de deniers. Et pour fayre, font grand congrégation, monopole et assemblée de gens en armes avecque taborins, enseignes et trompètes, portant faulx visages et masques... Ladicté asemblée est faicte en nombre quelque fois de sept ou huit cens personnes où se commettent plusieurs violances, pourraient s'ensuivre meurtres.. .cmpeschant aussi lesd. secundes nopces et mariages.. Vous mandons que vous vous informiez... que les noms et surnoms (des contrevnans) vous soient baillés par escrip... Et tous les deniers faites rendre et restituer... », etc., etc. « De par le roy-daulphin, à la requête du Conseil ».

Toutefois, il n'est pas question de dissoudre l'abbaye de Malgouvert. Et, de fait, elle continua à fonctionner, nous précise P. Cavard.

Car il est évident que les pouvoirs locaux avaient intérêt à ce que la taxe sur les mariages continue d'être perçue et qu'elle le soit de façon « joyeuse » ! Le 8 novembre 1534, une année seu-

lement après l'édit du roi, les consuls empruntent deux cents livres — somme considérable — à la caisse de l'abbaye, et sont contraints de lui offrir en gage l'épée qu'ils avaient achetée pour l'offrir au dauphin, qui n'était pas venu... On sent que notre abbé est un personnage fort puissant : il est du reste élu par une assemblée comprenant les huit consuls, le vibailli, les deux juges, six docteurs et avocats et quarante-deux notables, et ceci « via spiritus sancti », sous l'inspiration de l'esprit-saint... Le roy-dauphin ne pouvait pas lutter à armes égales...

L'abbé Cavard nous donne les noms des abbés recensés au XV^e siècle, mais nous sommes obligés d'abrégier ces « viennoiseries » :

— en 1548, sire Claude Bally remplace Jean Verdier, décédé,
— en 1552, Bally démissionne, et lui succède André du Boys, seigneur de la Garde ; dix ans plus tard, les huguenots mettent Vienne à sac, et du Boys passe à la Réforme.

Mais en 1571, à l'Hôtel-Dieu, les notables se rassemblent. La tourmente est passée ; il convient de « restaurer ». La séance est interrompue par « les Enfants de la ville » qui exigent « d'eslire ung abbé de Malgouvert » ; le communiqué qui est alors publié est fort intéressant : « Depuys qu'il a esté cessé à la continuation de l'abbeye de Malgouvert, sont advenuz en la cité et lieux circonvoysins plusieurs povretés, mesmes que les religieuses se esgaient ça et là.. et partant, est besoing de y commettre personnage qualiffié de tant mauvais mesnages... ». On élit donc M^e Anthoine Magnin, notaire royal, cy-devant capitaine. Il promet de « ramasser en sa bergerie et abbeye tous ses moynes, ensemble les bonnes et vraies religieuses ».

De quelles religieuses s'agit-il ? Peut-être celles que les Réformés avaient sécularisées et qui se trouvaient « esgayées » (aux deux sens du mot !), ou s'agit-il de laïques ?

Les pouvoirs de surveillance et de renseignement des « Abbayes » nous sont ainsi confirmés, ainsi que leurs étroites relations avec la cité.

Anthoine Magnin était homme d'action et avait d'autres projets : il demanda aux consuls de lui céder à bail la grand'salle de la maison commune ; il voulait la faire repeindre, la garnir, percer de nouvelles fenêtres, afin d'en faire une salle des fêtes et d'y donner spectacle. L'année suivante, c'est chose accomplie, et « l'abbé » Magnin y installe une « librairie ». Les Archives de Vienne, par grand hasard, ont conservé une fiche de prêt de livres par cette « librairie » : neuf ouvrages, dont un en hébreu !

Nous allons donc de surprise en surprise : nous pensions à une sorte de syndicat ; nous voilà en présence d'un centre culturel et d'une bibliothèque municipale ! Et nous avons constaté,

à Lyon, une entreprise « médiatique » pour montrer les réalisations des artisans...

Hélas ! tout ceci ne va pas durer. Magnin meurt en 1573 ; deux « abbés » sont encore répertoriés, et on nous précise que leur « froc » était de taffetas bleu, et qu'il y avait un « maître des cérémonies », que les confrères faisaient « collation » dans la belle propriété de « Mademoiselle des Granges »... Mais, en 1613, l'abbaye de Malgouvert a cessé d'exister. P. Cavard pense qu'il y eut un décret du Parlement de Grenoble portant « défenses d'assemblées », et qui citait nommément « les abbeyes de Maugouvert ».

Quant à nous, nous croyons qu'après la défaite de la Ligue et la prise de pouvoir d'Henri IV, tout le sud-est de la France a été mis au pas, avant même Richelieu, et que bien des particularismes ont disparu. Nous verrons ailleurs que l'on cite un arrêt de Louis XIV de 1661...

Mais, à Vienne, la salle de la maison commune subsista ; on y dressa une scène en 1656, et, à son emplacement, le théâtre actuel a été édifié.

B) DES ORGANISATIONS ASSEZ SEMBLABLES : MACON, ROMANS, etc.

LE CAS DE MACON

D'après le « Cérémonial », manuscrit de Mâcon (156 p., in-folio), qui couvre les années 1389 à 1731, une abbaye de Malgouvert existait aussi dans cette ville. Elle se composait d'un nombre illimité de membres et de cinq officiers : l'abbé, son lieutenant, le procureur, le trésorier et un huissier. Le trésorier fut, de 1582 à 1596, un nommé Jacques de Meaux.

L'abbaye de Malgouvert de Mâcon avait sous sa juridiction les « convolats », c'est-à-dire les mariés en secondes noces. Son droit était d'exiger de ces remariés le paiement d'une redevance qui ne devait être employée qu'à des œuvres de bienfaisance ou d'utilité publique.

Par exemple, une requête fut présentée à l'abbé en 1582 par les Chevaliers du Noble Jeu de l'Arquebuse, aux fins d'obtenir un secours pour construire un abri. Le procureur accepta de leur octroyer douze écus au soleil (écu d'or) sur les deniers de l'abbaye. En 1584, les mêmes chevaliers récidivèrent et reçurent quatre écus. En 1588, on voit l'abbaye demander dix écus à un maître Guérin, qui s'était remarié. Une autre fois, vingt écus sont

accordés au capitaine de la ville pour contribuer à la solde des gendarmes de garde. En 1592, ce sont les Cordeliers qui obtiennent un secours pour réparer leur église. Les requêtes adressées à l'abbé l'étaient en ces termes : « A Monseigneur le révérend abbé de Malgouvert, supplions humblement, etc. ».

Il paraît qu'au XVII^e siècle, l'abbaye dégénéra, et son activité se réduisit à organiser des charivaris pour les remariés, parfois en enlevant et séquestrant « l'espousée », et en courant la ville à grand tintamarre, tapant sur des poêles, chaudrons et vieux ustensiles...

LE CAS DE ROMANS

« L'abbaye » de Romans, en présentant un aspect exceptionnel de ces curieuses structures, nous apporte un éclairage vivement contrasté, qui fait ressortir certains traits différant des cas précédents.

C'est l'historien E. Le Roy Ladurie (Paris, Gallimard, 1979) qui a rappelé le drame vécu par cette ville lors du carnaval de 1580. Comme Beyrouth de nos jours, Romans a vécu une longue période de tension, puis son sanglant épilogue. Cité divisée par des factions armées, de vraies milices camouflées sous des noms de confréries, elle était épiée à la fois par des paysans avides, parce qu'épuisés par la guerre civile, et par l'armée protestante de Lesdiguières, retranchée dans les montagnes du Vercors et du Diois ; elle était écrasée de lourds impôts par le pouvoir royal et les Etats du Dauphiné, qui entretenaient les troupes.

Notre propos n'est certes pas de retracer ces événements, et nos lecteurs pourront se reporter au livre fascinant d'E. Le Roy Ladurie.

Ce récit (p. 323-28) fait une place à l'abbaye de Malgouvert, dite après le carnaval de 1580, « Abbaye Joyeuse » dans les textes des archives.

E. Le Roy Ladurie, en privilégiant une dichotomie de « classe », estime que cette « abbaye » était une confrérie de l'élite romanaise, par opposition à ce que nous avons cru observer à Lyon, au milieu d'une dizaine de formations ou associations semblables « exprimant la sociabilité citadine et catholique » (p. 324). Il note que, vers 1560, la faction huguenote avait tenté de les supprimer toutes et de récupérer leurs biens, lors de sa brève occupation de la ville. Egalement à Lyon, la démarche de la Réforme paraît avoir été la même, en 1562-64. Mais, après le départ des protestants, les catholiques de Lyon ont favorisé à nouveau ces associations.

Selon notre historien (p. 326), l'abbaye de Romans était composée de « jeunes mâles de bonne famille, célibataires ou mariés, âgés de 18 à 38 ans » ; il y avait des « moines », adhérents à part entière, et des « novices », postulants, le tout est coiffé par un abbé, destiné au consulat de la ville, ayant environ la quarantaine. Le trésorier est quasi inamovible : il s'agit, à l'époque du « carnaval » du capitaine Bourgeois-Mornet, d'une ancienne famille fort aisée de Romans, et consul.

Comme dans les autres villes, le rôle principal exercé par cette « abbaye » est d'animer la « fête », mais aussi d'exercer, secrètement, une activité quelque peu répressive, assise sur la connaissance intime du milieu.

Au mois de mai, l'abbaye plante l'arbre symbolique sur la grand-place, mâât sommé par une branche de pin et portant sans doute, comme encore en Bavière de nos jours, les emblèmes des corporations. A cette occasion, elle offrait une écharpe aux jeunes filles à marier.

L'« abbaye folle » tirait ses ressources d'une taxe sur les mariages des « horsins » (un des conjoints était né hors de la ville, ou les deux) et sur les remariages ; cette taxe était de 1 à 2 % ad valorem sur les dots ; elle percevait aussi des amendes sur les tapages nocturnes ou autres irrégularités. Les recettes du trésorier de l'abbaye — moyenne des années 1577 à 1583 — atteignaient cent cinquante écus par an, ce qui correspond à peu près à cent cinquante salaires actuels au S.M.I.G., soit cinq cent mille francs... Ces « deniers » de l'abbaye étaient souvent, comme à Mâcon, sollicités pour couvrir des dépenses de la ville : en 1577, restauration de l'hôtel consulaire ; en 1584, réparations à la tour St-Georges. Emploi plus curieux : achat de chapeaux neufs pour les curés...

LE CAS DE GRENOBLE

La capitale du Dauphiné, avec son Parlement, se devait d'avoir son abbaye de Mal ou Bongouvert, qualifiée donc de « Grande Abbaye », car elle détenait un droit de tutelle sur les abbayes de Vienne et de Romans. Son très beau sceau est conservé à la Bibliothèque municipale. Cette abbaye majeure ne dédaignait pas d'organiser aussi fêtes, bals et charivaris, et coopérait aux « entrées » des hauts personnages. Les Grenoblois aimaient « faire l'abbaye », comme on disait alors, et les femmes ne dédaignaient point d'y participer. Mais nous n'avons que peu de renseignements sur ces défoulements locaux, si ce n'est un poème en patois, que nous a transmis un érudit du XIX^e s., Gustave Vallier : une veuve amoureuse pressée de se remarier aspire à un beau charivari pour lequel elle n'hésitera pas à ouvrir sa maison le soir de la noce.

En voici le texte savoureux, avec sa « traduction » plus plate :

*Mais ore son retour ne farcit d'allegressa,
Puisqu'v vou qu'vn Cura joigne notra caressa,
Je volo qu'on me fasse vna chaneuari,
Que s'en parley per tout jusque deley Paris,
Et afin que iamay ne s'en grusei veysina,
Je volo qu'à le peyle on ouurey ma cuisina,
Qu'après qu'on lez aurait fat per tout timpana,
On le fasse aussi-to sur lo feu crisina ;
Car ie volo traitta en bugnette et dorade
L'abai de le fene, à sau et à cambade.
Le fene du grand poi en prendront le choquet ;
Car elle pilliront lo meillou du banquet,
Trey sur tout rempliront du pilliageo lour poche,
Sen craindre lou caquet, l'honto ni le taloche,
E ne sarat pas ren vn banquet à cachon,
Qui a le belle fat fare lo reverchon :
Mas vn banquet dressia per toute tabla ouuerta,*

*.
Je m'en voey donna ordre à tout ce que me faut.
Per recepvre l'eypou et lou Moino Briffaut,
Que la granda Abbaï me mandarot pot-estre ;
Si-to que j'auray prey mon seruitou per maistre.*

Mais maintenant son retour me comble d'allégresse,
Puisqu'il veut qu'un curé unisse nos tendresses,
Je veux qu'on me fasse un charivari,
Qu'il s'en parle partout jusqu'au delà de Paris,
Et afin que jamais voisine ne s'en moque,
Je veux qu'aux poêles (du charivari) on ouvre ma cuisine ;
Qu'après qu'on les aura fait partout résonner,
On les fasse aussitôt sur le feu grésiller ;
Car je veux traiter en beignets et en dorades
L'Abbaye des femmes à sauts et à gambades.
Les femmes (de la rue) du Grand-Puits en prendront le
hoquet,
Car elles pilleront le meilleur du banquet.
Trois surtout rempliront du pillage leurs poches.
Sans craindre les caquets, la honte, ni les taloches...
Et ce ne sera pas un banquet en cachette,
Qui aux belles fait faire la chute à la renverse,
Mais un banquet dressé pour toutes, à table ouverte,

*.
Je m'en vais donner ordre à tout ce qui m'est nécessaire,
Pour recevoir l'époux et les Moines Briffeurs
Que la Grande Abbaye m'enverra peut-être,
Aussitôt que j'aurai pris mon serviteur pour maître.*



« + LE + SEAV DE LA GRA + ABAIE + DV DAVPHE + SEAT + A GRENOBLE :
Le Grand Abbé, revêtu de son costume est assis de face sur un trône ou banc gothique,
dont les deux bras sont surmontés des écussons armoriés du Dauphiné et de Grenoble ;
CABINET DE GRENOBLE.

au-dessous de lui, et coupant la légende, un crible accompagné de deux palmes.

Sceau-matrice en cuivre. — Diam. 50 mm.

La légende de ce sceau et le sujet qu'il représente sont parfaitement clairs et ne demandent pas d'explication : c'est le **sceau de la Grande Abbaye du Dauphiné séant à Grenoble** ; mais il n'en est pas de même de l'objet représenté sous les pieds de l'Abbé et que je crois être un van, sas ou tamis. Le van ou **crible**, servant à séparer le bon grain de la paille et de l'ordure, était considéré par les Anciens comme un symbole de purification, et c'est à ce titre que les lichophores portaient le van sacré aux fêtes de Bacchus.

On le retrouve également représenté sur les monnaies des Fous. »

— (VALLIER, Gustave, « La grande abbaye de Dauphiné », *Revue de Dauphiné*, sept.-oct. 1879, Vienne, p. 14).

C) LA « JUSTICE » DES ABBAYES JOYEUSES

Nous devons avouer qu'après la lecture du récit de la Chevauchée de l'Asne à Lyon, où défilent plaisamment les juges, avocats et huissiers des abbayes « folles » des quartiers, nous n'avions pas cru à la réalité de telles « justices », mais plutôt à une bouffonnerie visant à faire rire le bon public aux dépens des « chats fourrés » et hommes de loi de l'époque.

Mais après avoir pris connaissance des documents de la liasse « abbaye de Malgouvert » conservée à la Bibliothèque municipale de Grenoble — hélas, peu nombreux —, force nous est de constater que ces « justices » ont bel et bien existé et fonctionné.

Un premier document, daté du 11 juillet 1545 (B.1025, f° 170) nous fournit seulement le titre d'une procédure, dont le texte a dû être perdu :

« Georges Régné, escuyer, grand abbé de l'Abbaye de Malgouvert de Dauphiné, contre Jehan Paniout, dit Barsac et autres de la rue St-Laurent à Grenoble. »

Heureusement, une seconde pièce s'avère complète et explicite. Il s'agit d'un procès plaidé devant la Cour de Grenoble, présidé par M. Marrel, du XV^e de février 1558, dont on trouvera le procès-verbal intégral en Annexe III.

LE CAS DU JEUNE AVOCAT TRIGAME

Il s'agit d'une plainte de André Du Boys, abbé de l'abbaye de Malgouvert de Vienne — demandeur — contre M^e Hugues Béraud, avocat à Vienne — défendeur — et d'autre part entre le procureur d'office du Grand abbé de Grenoble, intervenant et demandeur contre le même Béraud.

Les parties plaident par procureur (ou avoués ?), M^e Nycolay pour André du Boys, M^e Chappuis pour Béraud, M^e Boyer pour le Grand abbé de Grenoble.

Après un court débat de procédure, la Cour décide d'ouïr les plaidoiries et M^e Nycolay expose les faits : l'Abbaye de Vienne « congrégée avec ses moynes et supposts, ausculle ses registres » et constate que ledit Béraud a épousé trois femmes, pour lequel fait il doit à l'abbaye des droits de « colliage » (et « arrérages »). L'Abbaye ordonne donc que « le bal soit dressé » dans la maison dudit Béraud. Ceci fait, Béraud, avec sa « nouvelle espose » ouvre la danse. Mais, au milieu du bal, l'abbé de Malgouvert « se sied en sa chaire », fait comparaître Béraud, et lui demande de se libérer de ce qu'il doit à l'abbaye « sur ses dictes trois femmes ». Béraud répond qu'il s'acquittera, mais seulement à

propos de sa « dernière espose ». Puis Béraud *poenitentia ductus* (induit par sa contrition) offre de donner six écus à l'abbaye ; il concède son cheval en gage et paie par provision quatre écus « au son du tabourin ».

Mais, ensuite (après le bal), Béraud semble revenir sur sa contrition : il demande à l'huissier de l'abbaye de lui rendre son cheval et que le paiement des dépens soit ajourné. Sur ce, Béraud est convoqué par le juge ordinaire de Vienne, — sans doute pour répondre de sa trigamie —. Béraud, alarmé, demande à être jugé par l'abbé de Malgouvert, auquel « appartient la connaissance de telle matière » « *intera nos mores* »⁵. Puis il fait appel à la « Cour de céans » (Grenoble) et cette cour a retenu sa demande, d'où l'audience ici tenue.

L'avocat de l'abbaye de Vienne conclut sa plaidoirie en précisant qu'il y a deux matières, l'une criminelle (la trigamie), l'autre civile pour laquelle il demande le renvoi devant l'abbé de Vienne et réclame les six écus restant à payer, avec les dépens.

Plaide ensuite M^e Chappuis pour l'accusé Béraud. Il est bref, se bornant à dire qu'il se soumet à la juridiction du Grand abbé de Dauphiné, et aussi à celle de l'abbé de Ste-Colombe (faubourg de Vienne de l'autre côté du Rhône, en Lyonnais). Pourquoi fait-il appel à cet abbé ? Peut-être — supposons-nous — que sa troisième épouse était de ce lieu ?..

M^e Nycolay répond que Béraud est notoirement habitant de Vienne, y ayant la plupart de ses biens, même s'il est « juré de plusieurs lieux » (Serment de corporation ?).

M^e Borel plaide ensuite pour Georges Régner « grand abbé de ce païs de Daulphiné », demande que la matière lui soit renvoyée, comme « estant de son gibier » et comme il « appert par bons et légitimes privilèges octroyés par les roys-daulphins et vérifiés par la Cour de céans ». L'argument juridique employé pour demander le renvoi au Grand abbé est que le défendeur *a fait profession* en l'Abbaye de Vienne et se trouve donc juge et partie.

M^e Nycolay accepte ce renvoi au Grand abbé.

M^e Félicien Daffier, avocat général du roy, dit qu'en cette matière, il faut avoir égard à la qualité dudit Béraud, défenseur ; en fait, il fournit des renseignements de moralité : il précise que, d'après le feu recteur de l'Université, Béraud, bien qu'il n'ait étudié que six mois, s'est fait recevoir « bachelier es loi ». Mais l'Université ne lui a pas délivré son diplôme, exigeant

⁵ Ce qui pourrait se traduire : « étant donné nos coutumes en matière de mœurs ».

qu'il étudie encore deux années.. Or, on a appris depuis qu'il était « passé docteur » à l'Université de Valence !

« Venant au principal », l'avocat général estime qu'il y a bien deux « matières », l'une criminelle (la trigamie), l'autre « abbatiale » (notons ce terme). Au criminel, il conseille un supplément d'information, et pour « l'abbatiale », on doit faire droit à la requête de l'abbé de Vienne « étant donné que ledit Béraud a eu sa part en passe-temps qui s'est fait par les moyens de cette abbaye » et qu'il doit en payer sa part.

La Cour, dans son arrêt, ordonne en effet un supplément d'information pour le criminel et pour la matière abbatiale, renvoie les parties devant le Grand abbé de Dauphiné ; elle ordonne de plus que Béraud consigne entre les mains de l'abbé de Vienne, la somme de dix écus, sauf les quatre déjà versés. Aucun dépens ne sera exigé.

*
**

Ce document important, outre qu'il nous indique qu'une abbaye de Malgouvert existait aussi à Sainte-Colombe-lez-Vienne, nous décrit très pittoresquement le mode de justice des abbayes. On « dressait le bal », sans doute avec des musiciens payés par l'abbaye et en milieu des danses, l'Abbé siégeait et faisait comparaître le coupable, façon agréable de sévir, en consentement mutuel des « joyeux compagnons ». On note aussi une sorte d'appel possible devant le Grand abbé de Grenoble. Ainsi, le sceau de ce Grand abbé était bien le « signe » d'un pouvoir réel de juridiction, comme nous le précisent aussi les attendus de la Cour du même lieu.

LE CAS DE CONDRIEU

Condrieu est une charmante petite ville des bords du Rhône, entre Vienne et Annonay. Elle est célèbre par son vin blanc⁶, et abritait autrefois une corporation puissante de mariniers du fleuve et de hâleurs, chargée de tirer, avec de puissants perche-rons, les bateaux qui remontaient le courant. Un vieil historien de Condrieu, Cochard, qui écrivait sous la Restauration, nous rappelle les coutumes et fêtes de cette petite cité : il y avait le « Mai », avec la plantation de l'arbre, et l'élection d'un roi par les jeunes gens ; à ce propos, l'érudit Cochard nous affirme que

⁶ Le raisin local appelé « vionnier » ou « viognier » aurait été apporté, selon la tradition, de Dalmatie, par l'empereur Probus.

cette coutume fut instituée à Rome par l'empereur Claude : Flore ou Maïa passait pour la mère de Mercure, et une fille magnifiquement habillée était promenée dans les rues de Rome... (Mongez, Dict. d'Antiq., à « Majume »). Mais la fête la plus célèbre de Condrieu était celle des « Bachelards » de la Saint-Clair, le 2 janvier, et c'est elle qui va nous fournir une indication sur la perception des taxes : les jeunes de Condrieu et environs élisaient un autre roi pour quatre jours, du 1^{er} au 4 janvier, qui devenait le maître du pays pendant ces journées. Son rôle essentiel, concédé par la famille d'Arcces, était de percevoir le droit féodal du péage annuel des bateaux sur le Rhône, qui appartenait à cette famille ; il mettait à l'enchère la ferme du bac, pour un an, tout ceci au milieu de fêtes, de danses, d'offices religieux et de grande joie populaire. On promenait la « boîte » de Saint-Nicolas, et tous les mariés de l'année devaient y verser quinze sous ; on buvait le vin blanc en mangeant les biscuits du pays. Bref, l'argent des taxes et fermes était perçu sans douleur, au milieu de la liesse, et ceci nous fait comprendre une des raisons d'être de ces confréries « joyeuses » : obliger les concitoyens à contribuer aux frais de la vie locale et aux mécanismes économiques, en les masquant sous la fête tueuse de l'ennui.

A la fin, on chantait, en franco-provençal :

*« La Saint Clar è morta,
Ge nin soi pas causa :
Laissi veni l'an que vint,
No serons ben mé de gins. »*

CONCLUSION

AVONS-NOUS TROUVÉ TITÈLEME ?

Après ce tour d'horizon dans cet ancien sud-est de la France, ou plutôt ce tour de documents sur les abbayes joyeuses de Mal — ou Bon-gouvert —, nous pouvons affirmer que nous nous trouvons en présence de Thélèmes effectives, de bien réelles formations sociales.

1 — Sur le plan de la durée, nous observons une institution dont nous ne connaissons pas la date exacte d'apparition — sans doute la fin du XV^e siècle — et qui aurait donc vécu deux siècles environ ;

2 — Sur le plan de la géographie humaine, cette structure est bien établie dans le Dauphiné — avec même une sorte de hiérarchie provinciale — et possède une aura de diffusion dans le Lyonnais, le Vivarais et peut-être la Bourgogne... ;

3 — L'évolution historique se caractérise sans doute par une transition de la confrérie d'origine paroissiale, donc religieuse, vers des groupes plus laïques, mais conservant les sigles monacaux, davantage liés aux municipalités, se rapprochant finalement de nos modernes « maisons de jeunes et de la culture » ;

4 — Mais la marque propre de ces « abbayes », c'est bien leur constitution en « classe d'âge », représentante de la jeunesse, donc sur le plan social un groupe intermédiaire entre la famille et la cité, entre l'enfance et les responsabilités adultes. E. Le Roy Ladurie parle de jeunes mâles de la classe aisée ; c'est vrai pour Romans. Vital Chomel indique plus précisément : jeunes gens de 18 à 30 ans, avec des abbés ou « officiers » notables avoisinant la quarantaine. La Chevauchée de Lyon nous montre, plutôt en opposition, des abbayes de « quartiers » qui semblent populaires ou artisanales, les classes riches se tenant à l'écart ; mais il s'agit d'une grande ville à l'activité économique déjà moderne, où les abbayes ont tendance à se rapprocher des corporations et se recrutent peut-être chez les jeunes apprentis ou compagnons ;

5 — Mais quel est le rôle des femmes dans ces abbayes ? Car Rabelais en peuple sa Thélème ! A Vienne, nous constatons leur présence sous le nom de « religieuses » ; à Grenoble, la chanson nous indique qu'elles brûlent de « faire l'abbaye » ; pensons à la mentalité des jeunes gens des abbayes : s'assurer, comme le suggère E. Le Roy Ladurie, « le cheptel local » ; se réserver leurs compagnes d'âge, et en même temps, ils ont colère et moquerie contre celles, plus âgées, qui humilient des hommes dans le mariage. D'où proviennent ces « religieuses » ? Dans une époque où les filles étaient mariées très tôt, et avec des hommes souvent âgés, les jeunes veuves n'étaient pas rares ; d'autre part, les orphelines étaient nombreuses aussi, ainsi que d'autres « indépendantes », soit par caractère, soit par accidents ; les autorités devaient veiller à limiter la prostitution ; ces situations offrent donc une certaine quantité de jeunes femmes qu'il importait de contenir ou de discipliner : agréable tâche pour les « moines » et « supposts » de nos abbayes, qui ainsi, se rapprochent fort nettement du modèle de Thélème, en moins « distingué » peut-être, mais plus réel et vraisemblable... ;

6 — Enfin, quelles étaient les activités normales ou extraordinaires des abbayes de Malgouvert ? Il faut distinguer le for interne et le for externe :

— à l'intérieur de l'abbaye, on doit penser à des loisirs de défoulement normaux pour cet âge : danses, banquets, réunions à la campagne lorsqu'on peut disposer d'une propriété, tout ceci assorti d'une autodiscipline dont le procès Béraud nous fournit un exemple : l'amende semble acceptée par tous et même par le « délinquant » ;

- à l'extérieur : l'organisation de fêtes à dates fixes : Carnaval, Mi-Carême, plantation de l'Arbre de Mai, auquel doivent s'associer les corporations, peut-être festivité pour les vendanges ; il y a des relations avec les paroisses — on offre des chapeaux neufs aux curés (Romans), qui renseignent sur les mariages ; des relations, surtout avec la cité — participation aux dépenses municipales — responsabilité des « joyeuses Entrées » lors du passage de hautes personnalités — on s'associe aux Chevauchées de l'Asne (Lyon, Tain-Tournon), où l'on se gausse des maris battus, mais où l'on fait aussi montre des produits locaux devant les étrangers...

D'une part, elles sont une organisation de fêtes, de « représentations », et en cela elles appartiennent encore au Moyen Age, ce qui n'est pas surprenant dans ces « Etats » régionaux du sud-est ancien de la France. C'est bien net pour Aix-en-Provence, et la Chevauchée de Lyon n'y échappe pas. Le Moyen Age est « théâtral » ; il aime se mettre en scène lui-même ; il montre en public ce qui, en privé, est déviant, afin de le corriger, et aussi il montre ses convictions (les « mystères ») afin d'en susciter la croyance⁷.

D'autre part, les Abbayes sont une « Justice », justice « abbatiale » à côté de la justice ordinaire, criminelle ou civile ; c'est là — semble-t-il — une tentative de créer une justice de classe d'âge, une justice par et pour les jeunes. C'est fort curieux, et par ce côté, les Abbayes appartiennent aux temps modernes, qui se caractérisent par des essais d'organisations laïques, comme conséquence de la brisure de la chrétienté, de la déconsidération du pouvoir religieux. Mais c'est l'Etat centralisé qui va bientôt tout régenter⁸.

La disparition des Abbayes Folles, après 1660, sera due à deux causes : l'une administrative — la reprise en mains du royaume dès Henri IV et Sully, accentuée sous Richelieu et Colbert —, puis un changement intellectuel, une évolution des mentalités : la montée en force de l'idée de l'Etat absolutiste, prôné d'abord par Hobbes et qui deviendra un Etat-dieu chez les Jacobins et Hegel⁹.

7 Jacques LE GOFF, « La civilisation de l'Occident médiéval », Arthaud 1964, p. 444.
« Toute la société médiévale se joue elle-même ».

8 Thomas HOBBS, « De Cive », Paris, 1642. — « Leviathan », Londres, 1651. On sait que Hobbes, effrayé par les troubles politiques et religieux anglais, avait imaginé le thème d'un Etat absolu, capable de « museler » le peuple agité par les factions et les querelles théologiques.

9 Michel de CERTEAU, « L'écriture de l'histoire », Paris, 1975, spécialement « de la division des Eglises à la Raison d'Etat » (XVII^e siècle), p. 157 s. (et abondante bibliographie).

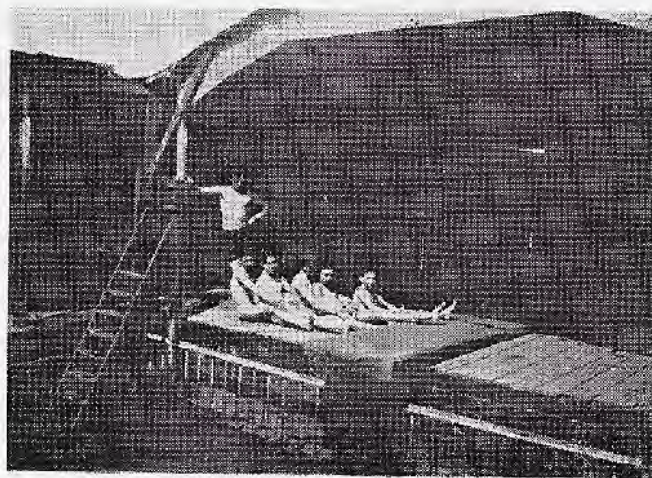
Nous sommes en ce moment dans le reflux de cette idéologie et une partie de l'Occident vit sous un régime démocratique, où l'Etat est rentré dans son lit, après ses débordements. C'est peut-être pour cela que se reposent les problèmes d'une jeunesse qui n'est plus automatiquement « enrégimentée », problèmes mis en lumière par les hésitations de la justice (d'Etat), à l'égard de la jeunesse indisciplinée ou délinquante.

Lorsque les plus beaux jeunes gens d'une ville, magnifiquement costumés, se produisaient dans un défilé, comme à Lyon ou à Aix, sous les drapeaux des Abbayes de Mal ou Bon-Gouvert, ou simplement de la Jeunesse, tous ressentaient de la fierté et croyaient en l'avenir. L'idée-force de ces confréries, même si elle n'était pas formulée expressément, c'était de socialiser la puissance dionysiaque, afin de la conduire vers l'apprentissage du gouvernement, du bon *gouvernement*, aussi bien celui, intime, des ménages, que celui, public, de la cité.

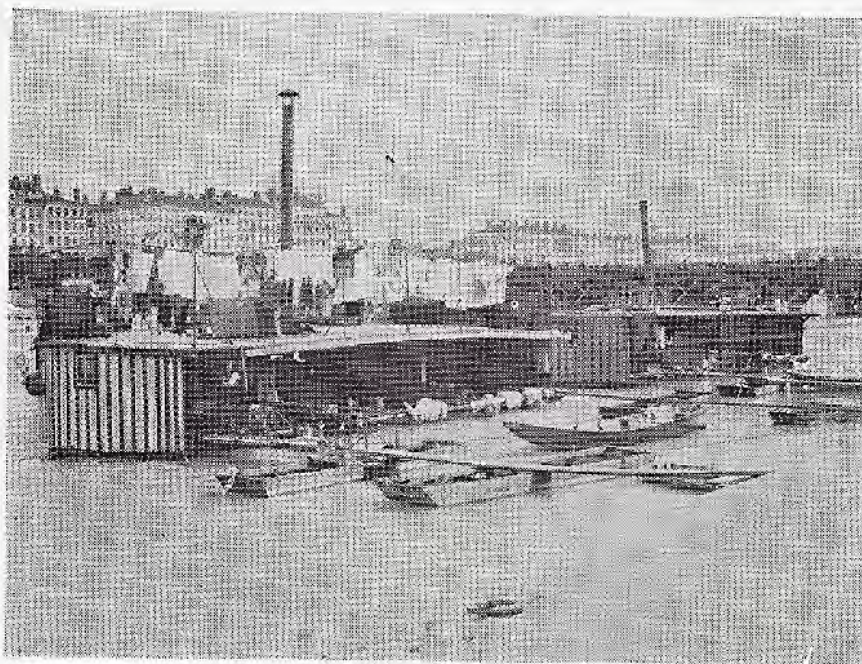
On peut regretter ces manifestations « qu'il faisait bon voir », comme il est dit dans le récit de la Chevauchée lyonnaise ; on peut regretter que ces « abbayes joyeuses et folles » aient disparu, tuées par le centralisme royal ou révolutionnaire (loi Le Chappelier).

Si, au sein de la jeunesse de villes, existait toujours à la fois une guilde d'initiation joyeuse, et en même temps une formation d'auto-discipline à laquelle se soumettrait librement le fauteur d'excès, bien des problèmes douloureux de châtiment et de détention des jeunes seraient évités, et l'équilibre entre générations serait amélioré...

Que ne retrouvons-nous Thélème !



Au temps des baignades dans la « bèche » du Père Ventaillat



Un des nombreux bateaux-lavoirs ou « platte » amarrés sur le Rhône

Radotages d'un vieux Viennois !

par ELBEY

Que l'on me permette de radoter sur mes jeunes années, qui sont déjà loin, et dont le souvenir commence à s'effacer.

Vienne était bien différente de notre Vienne actuelle. Cela vient de ce que la nature, cette vieille marâtre, s'acharne à faire disparaître nos souvenirs de jeunesse, et nous oblige à les conserver précieusement au fond de notre mémoire.

Vienne est sur le Rhône, donc ville rhodanienne, et, y étant né, je ne peux que penser en premier au Rhône, le berceau de Vienne. Il est loin le temps où le Rhône était un fleuve, et où chaque année, au début de l'été, un arrêté préfectoral interdisait, pour raison de sécurité et de décence publique, de s'y baigner depuis la propriété Guillemaud, jusqu'à N.-D. de l'Isle. Il restait la ressource de se baigner dans les lônes, à Estressin. Bien sûr, les tout jeunes faisaient parfois des accrocs à la décence, ils n'avaient pas toujours un caleçon de bain à leur disposition, alors ils avaient recours à une serviette nouée des deux côtés, et, parfois, ils se contentaient du costume d'Adam.

Les plus fortunés pouvaient aller aux « bèches » du Père Vantaillat. C'était un bateau assez long, amarré au nord de la passerelle, le long du quai de Vienne. Le fond du bateau était constitué par un plancher, relié par des tiges de fer plus ou moins longues à une ceinture de cabines. On obtenait ainsi un bassin pour pouvoir nager en toute sécurité. Il n'était pas mixte, mais les dames se baignaient surtout le matin, l'après-midi était réservé pour les hommes. La passerelle était alors garnie de spectateurs qui regardaient... surtout les nageuses.

L'hiver, le Rhône avait un aspect tout différent, car généralement son débit était plus lent, et moins important. Une lône à Estressin, aux environs de la rue Port-au-Prince arrivait à être complètement gelée, et nombreux étaient alors ceux qui y pratiquaient le patinage sur la glace ; naturellement, ils étaient entourés de spectateurs. On a prétendu que lors d'hivers rigou-

reux, des personnes avaient pu traverser le Rhône à pied sec, en marchant sur les nombreux glaçons qu'il charriait ; personnellement, je ne les ai pas vus, mais j'ai vu plusieurs fois le Rhône encombré de glaçons. D'où la vieille légende de la mort de Salomé : Hérodiade et sa fille étaient exilées à Vienne, et lors d'un hiver où le Rhône était presque pris par les glaces, Salomé s'y élança, hélas, la glace s'effondra sous elle ; Salomé s'enfonça dans l'eau jusqu'au cou, et tandis qu'elle s'agitait en répétant la danse lascive qui lui avait permis la décollation de Jean Baptiste, la glace se reforme, l'enserme autour du cou, et la décapite... Il paraît que pareille aventure lui est arrivée, également, ailleurs qu'à Vienne...

...Mais si, sur le Rhône, il n'y avait que la bêche du Père Vantaillat, il y avait plusieurs bateaux-lavoirs, dits « plattes », avec une chaudière pour faire bouillir le linge que l'on rinçait ensuite dans le Rhône. La face du bateau, côté Rhône, était garnie de bancs à laver ; les lavandières s'y agenouillaient dessus et faisaient sortir l'eau sale du linge en le martelant avec le battoir : planche de bois un peu épaisse terminée par un manche en bois pour le tenir. Mais attention ! Il ne fallait pas essayer de compter les laveuses, si vous ne vouliez pas recevoir un flot d'injures. Il y avait la fameuse devinette sur le banc à laver : « Si vous ne lavez pas (l'avez), prêtez-le moi, si vous l'avez (lavez) prêtez-le moi »... Curieusement, les plattes terminaient leur existence, soit emportées par une crue, soit dans un incendie causé par la chaudière.

...Le Rhône avait souvent des crues subites et importantes qui inondaient divers quartiers de la ville. Bien sûr, à Estressin, on n'hésitait pas à lui opposer le barrage d'une planche devant un chemin creux où il passait pour inonder Estressin. Si la crue était importante, les eaux passaient au-dessus de la planche. On disait alors : « Le Rhône a sauté », et les commentaires allaient bon train : si on avait maintenu la planche un peu plus longtemps, il n'aurait pas sauté, etc. Outre la R.N. 86, aux environs de Loire, la R.N. 7, de la place d'Arpôt jusque vers la Sévenne étaient recouvertes d'eau. On ne pouvait y circuler à pied sec et plus d'une voiture automobile qui s'y aventurerait imprudemment était noyée ; il fallait alors un attelage de chevaux pour la sortir. Revanche du cheval-animal sur le cheval-vapeur !

Les sauveteurs sortaient leurs barques, ravitaillaient et transportaient les habitants des quartiers d'Estressin ou de la rue Vimaine. Les maraîchers d'Estressin n'avaient plus qu'à inscrire la hauteur d'eau qui était dans leur rez-de-chaussée et, après le reflux du Rhône, la montrer aux visiteurs ! Il en était de même dans les quartiers de l'Isle, rue Vimaine par exemple.

Le régiment des pontonniers du Génie, — stationné près de

la gare d'Estressin en période d'été —, construisait, à l'aide de ses gros bateaux réunis par un ponton en planches, en face de l'Office de Tourisme actuel, un pont où défilaient les troupes, leur matériel, les tanks, etc. Mais lorsque un remorqueur à « aubes » — marchant au charbon — et traînant par un câble trois ou quatre péniches, arrivait, il fallait démonter une partie du pont pour lui laisser le passage libre. Quand il passait sous la passerelle, il devait renverser sa ou ses cheminées, afin de ne pas accrocher le tablier du pont...

...Si les sauveteurs étaient à la peine lors des inondations, ils avaient les plaisirs de l'été : le « Café du Balcon », route de Chasse (café Roux), où était peinte une belle passe de joutes, devenait leur siège et lieu de rassemblement. La « vogue », c'est-à-dire la fête patronale, se tenait dans leur clos avant d'émigrer au boulevard Henry-Fleury. Le lundi de la vogue, les jeunes joueurs lançaient un défi aux hommes mariés qui avaient jouté dans leur jeunesse. Aux Portes-de-Lyon, on joutait dans la « lône » — où, actuellement passe l'A7 — à proximité des ruines, aujourd'hui disparues, des anciens fours à chaux de M. Guichard. Mon père se souvenait de quelques bons joueurs qui, munis de lances courtes, montaient en gibus et frac sur le tabagnon et calaient les bateaux sans tomber à l'eau ni rompre les lances. Il fallait voir le défilé des joueurs, tenue blanche, bas, culotte, mouchoir attaché sur la cuisse pour bloquer le bout de la lance, alors que l'autre extrémité était garnie d'une couronne de fer dentelé, qu'il fallait piquer dans le carré central des neuf cases de l'ancien plastron. Les bateaux étaient menés par douze rameurs qui « marchaient », non pas à l'essence, mais avec une bonne damo-jeanne de vin, que l'on se passait pour se rafraîchir et on joutait jusqu'à la nuit, soit à la « givordine », soit à la « lyonnaise », c'est-à-dire suivant que les bateaux se croisaient à gauche ou à droite, et les amateurs de l'une ou de l'autre vantaient les avantages de sa méthode préférée.

...Mais il y avait d'autres distractions, et je pense au vieux et renommé théâtre Saïd, que j'ai vu s'installer place d'Arpôt. Saïd possédait un chapiteau en forme de salle de théâtre, avec des bancs de bois. On affichait le spectacle du jour à la craie sur des tableaux noirs placés à l'entrée. Il avait recruté une troupe d'acteurs et de chanteurs qui le suivaient dans ses déplacements. L'auditoire, pris par le jeu des acteurs, les interpellait directement au cours du spectacle : « Attention ! voilà le traître ; non ! c'est pas lui le coupable, etc. ». C'était l'époque des mélés « en plusieurs mouchoirs », comme disait mon grand-père. Ensuite est apparu le cinéma muet, mais c'est une autre histoire !

...Le 2 août 1914, arrive la mobilisation générale. On allait enfin venger la défaite de 1870, et cela serait vite fait avec les moyens dont on disposait : 8 à 15 jours, et les défaitistes par-

laient que cela pourrait durer un mois. Mais il n'y aurait plus de troupe vivante pour résister aussi longtemps aux moyens modernes de destruction. Toute circulation ferroviaire était réservée au transport des troupes. On voyait passer les fameux wagons « 40 hommes, 8 chevaux en long », où était inscrit à la craie : « Convoi pour Berlin ». Toute activité autre que la guerre était suspendue. On organisa des soupes populaires pour les épouses et les enfants des mobilisés. Je me souviens d'avoir accompagné ma tante qui allait aider aux distributions. La vie reprit peu à peu, car la guerre se poursuivait. On allait voir au mur extérieur de la caserne Rambaud, où les avances ou les reculs des fronts étaient inscrits. Dans la peur générale, on parlait du bombardement de Paris par les obus de la « grosse Bertha ». Courte joie pour les Allemands (les « Boches » qui avaient succédé aux Prussiens de 70) qui sablaient le champagne autour de ce canon, et qui fut rapidement remplacé par les obus de l'artillerie française. En effet, ce canon exceptionnel fut bien vite identifié par nos services d'écoute. Une grande frayeur se manifesta lorsqu'un zeppelin descendit la vallée du Rhône. Nos services ayant pu obtenir le chiffre des émissions, qui devait conduire le dirigeable, s'étaient bien amusés à lui faire visiter notre vallée du Rhône au lieu de celle du Rhin !

...C'est ainsi que finit la Belle Epoque, du moins pour ceux qui en étaient les bénéficiaires. Les ouvriers qui travaillaient douze heures par jour et n'avaient pas de congés la trouvaient bien moins belle, tout comme les enfants de moins de dix ans, employés surtout dans les verreries. Des grèves longues et souvent violentes eurent lieu au cours de la première décennie du siècle.

Le Tribunal de Justice de Vienne fait « peau neuve » au XVIII^e siècle

par RENÉE BONY

Les bouleversements actuels du Palais de Justice de Vienne rappellent les transformations considérables qu'il a eu à subir au XVIII^e siècle. Étaient alors utilisés volontiers les termes de tribunal, prisons, auditoire ou bailliage. Si les consuls ont cherché et obtenu le contrôle de tous les lieux publics utilisés par leurs concitoyens, les puits et les fontaines, les hôpitaux et le collège grèvent de plus en plus le budget de la cité, dès le XVI^e siècle. Les édifices publics restent rares car la ville ne possède ni parlement ni cour souveraine, à l'exception d'une cour des aides durant quelques brèves décennies au XVII^e siècle. Mais les consuls rechignent à entretenir l'auditoire avec ses prisons. Ils devront cependant accepter à contre-cœur ce fardeau supplémentaire dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, lorsque le roi décide de se décharger de ce poids financier sur les villes.

S'il ne fait aucun doute que ce palais de justice n'a pas changé de place au cours des siècles, Chorier, historien du XVII^e siècle, se plaît à localiser au même endroit le palais des prêteurs romains. Déjà, au XIII^e siècle, la rue longeant l'édifice était appelée rue du Prétoire. Cette hypothèse est reprise par Savigné au XIX^e siècle. Il est certain que d'importants bâtiments anciens existaient, bâtiments qui seront une source d'ennuis en 1751. On se plaint, à cette date, que « *le terrain solide n'ayant pu se Rencontrer a la profondeur Estimée Et fixée... Les fondations ont Eté plus profondes qu'il n'est porté au dit devis* ».

Dans la basse-cour des criminels, « *les prisonniers en y creusant ont trouvé des caveaux, ouvrages des Anciens, par où ils pourroient s'échaper* ». Les vestiges romains sont réutilisés : « *dans la construction des Prisons, on s'est servis pour la fosse des lieux d'un ancien canal des Romains qui a 9 pieds de longueur en plein cintre, et qui servoit autrefois à l'Ecoulement*

sous-Terrain des Eaux et Immondices depuis la ville au Rhône, ce canal a été coupé et entièrement intercepté par les fondations de plusieurs maisons établies dans la suite, en sorte qu'après 20 ans de service, cette fosse se trouve remplie dans plusieurs maisons qui en sont Extraordinairement incommodés, surtout dans les Tems de pluyes... dans cette même fosse a laquelle plusieurs petits canaux sous-Terrains Très anciens communiquent ». L'infection est grande et dérange plusieurs particuliers. Les travaux faits en 1765 ne sont pas suffisants, car des plaintes s'élèvent en 1785 à cause de la suppression de cet « aqueduc ».

En 1785, on explique l'augmentation des travaux *« de ce que dans la Vienne Moderne est batie sur des Monceaux de Ruine de l'ancienne Ville, et qu'en croyant trouver le solide, on a trouvé des terres Raportés, des décombres informes qu'il a fallu enlever pour chercher Le solide, et encore la difference du Niveau du jardin du Baillage avec la Cour des Civiles qui étoit trois pieds plus Basse ».*

« On n'a pu prévoir qu'au lieu de terre ordinaire on trouveroit des massifs de Maçonnerie dure comme un Rocher pour placer la fontaine ». C'est donc un « sol inconnu » qui explique l'impossibilité de prévoir à l'avance le devis.

Sur ces ruines romaines s'installe le palais royal, dont les premières mentions remontent au X^e siècle. Il devient palais delphinal, dénomination encore usitée au XVII^e siècle, bien que le bâtiment soit le siège de la justice depuis de nombreux siècles.

Bien que la ville ne s'intéresse aux problèmes du bâtiment qu'à une période tardive, il y a des modifications dans la construction primitive ; la plus spectaculaire est la Tour de l'Horloge, qui se dresse toujours, en léger surplomb, sur l'actuelle place du Palais.

Les travaux, à partir du milieu du XVIII^e siècle, vont changer totalement la physionomie du bâtiment. Un premier devis est dressé le 25 novembre 1746, mais il exige une grande dépense et le devis est refusé. Un nouveau devis est présenté par l'ingénieur Rolland, le 28 janvier 1746 : l'auditoire et le greffe seront rasés et reconstruits sur de nouvelles fondations. *« L'encognure sur la rue »* (le chaînage d'angle) *« sera formée avec des quartiers de pierre de taille tendre des carrieres de faisins »* (Feyzin). Pour se protéger des incendies et du froid, on construira *« un pavé de briques bien cuites de 4 à 8 pouces... qui sera pose a bouïn (bain) de bon mortier ».* La salle d'audience et la chambre du Conseil auront un plafond en plâtre.

Des travaux concernent aussi *« l'aile de Batiment des cachots, le logement des Prisonniers civils au-dessus, et la cour des criminels »*, sans compter la *« closture de la cour des Prisonniers civils, et pour « retablir le batiment de la Chapelle ».*

Quant aux matériaux, il est spécifié que la chaux proviendra des fours de Vienne. La pierre de taille dure « *se Tirera de Lyon* » ; la pierre tendre, réservée aux portes, croisées, viendra de Feyzin. Le moellon pour les murs sera tiré « *des carrieres de Vienne* » ; on utilisera aussi les moellons des vieux murs.

Le sapin sera le bois employé pour les charpentes, tandis que le noyer ou le chêne seront réservés aux huisseries et aux volets. Les tuiles seront creuses.

Les murs de la chambre du Conseil et de la salle d'audience « *a 3 pieds d'hauteur, seront peints en fresque en forme de lambris de menuiserie et au-dessus de cette peinture par une impression d'un hleüe azur parsemée de fleurs de lis jaunes sur laquelle on déposera dans les endroits convenables l'écu écartelé des armes de France et du Dauphiné entourré du colier des ordres du Roy et des ornements convenables ainsy qu'il sera réglé par celui qui aura la conduite des ouvrages.* »

« *La masse d'ancienne Tour qui se trouve à l'entrée des Prisons sera entièrement démolie et razée* » pour construire le logement du concierge. Un escalier conduira à une chambre à coucher et à deux pièces du premier étage.

Un petit pavillon, plusieurs caves, des salles dans les cours des criminels seront supprimés.

Il s'agit donc d'une refonte totale des bâtiments. Pierre Jardin, maître-charpentier de la paroisse de Saint-Louis de Grenoble, prend en charge les travaux pour le prix de 31.000 livres.

Le plan général des bâtiments reconstruits est connu par une copie dressée en 1752. Il ne reste rien de l'ancien édifice, à l'exception de la tour dite « *de l'Horloge* ». Bien que ce plan note des modifications ultérieures, la distribution générale des différentes pièces est la même.

Les travaux sont vite terminés, car la vérification de l'ouvrage a lieu le 5 novembre 1751. Il faut ensuite compléter avec des travaux pour la charpente et la « *menuiserie des sièges et Bureau du Baillage* ».

Des travaux de consolidation se révèlent très vite obligatoires pour éviter l'évasion des prisonniers. Il convient de daller les cachots et de refaire les serrures en 1757. La basse cour des criminels sera également dallée, un mur de clôture sera surhaussé. On posera également quelques grilles supplémentaires.

Les difficultés croissantes pour s'évader ne rebutent cependant pas les prisonniers qui cherchent d'autres moyens pour sortir ; ces moyens existent : les pensionnaires de la prison s'attaquent aux murs mitoyens trop faibles. De nouvelles consolidations sont obligatoires en 1765.

Un agrandissement des prisons du baillage est envisagé. Le devis est dressé le 29 mars 1777 par le sieur Goy, inspecteur des Ponts-et-Chaussées. L'adjudication est enlevée par Claude Faure, le 22 août 1777. Il est décidé que la moitié est payée par le Domaine et l'autre moitié par tous les justiciables possédant des fonds dans le baillage de Vienne, les trois Ordres étant concernés. Cette décision a été prise sans l'accord des intéressés, ce qui explique le long conflit qui s'ensuivra pour désigner les payeurs. Grâce à un arrêt du Conseil, du 29 mars 1773, les frais de réparation des auditoires et prisons sont à la charge des villes. La ville se tourne vers le prince de Monaco « *comme jouissant à Titre d'échange des emoulements de ce Greffe* ». Par faveur, le roi accepte de payer ces réparations et les adjonctions du devis.

Le toisé des ouvrages se fait le 3 juillet 1781, avec des réparations aux jambages des cachots, avec les travaux occasionnés par la pose d'une fontaine (le sieur Linossier est payé 42 livres 12 sols pour « *Bossage et Sculpture de la fontaine* »), avec la cave creusée sous la cuisine du geôlier, avec le « *déplacement et remplacement de l'escalier civil* », avec le crépissage et recarrelage de différentes pièces. Ces différents travaux s'élèvent à 40.166 livres.

A la veille de la Révolution, le conflit renaît pour savoir qui va payer les nouvelles réparations du greffe et des archives. L'adjudication des nouveaux travaux s'élevant à 4.852 livres est acceptée par Claude Chantelouve fils, maître-charpentier, le 10 juillet 1784.

Au XVIII^e siècle, l'auditoire est complètement rénové. Les bâtiments extérieurs rappellent ces ouvrages importants. Au XIX^e siècle, la partie occupée par les prisonniers est complètement remodelée, beaucoup plus que l'auditoire et le greffe. L'allure extérieure est cependant assez bien conservée. Il faut noter la disparition du bâtiment des archives, due à un alignement.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Michel CARDUNER - Conservateur.

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur, Directeur
du Centre de Recherches Archéologiques.

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées.

M. Serge TOURENC - Conservateur de Fouilles.

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur.

Vice-Présidents : M. Louis BLANC - Ingénieur.

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire.

M. François RENAUD - Professeur.

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - Vienne.

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - Saint-Romain-en-Gal. †

Trésorière : M^{me} THEVENET - Directrice de l'Office de Tourisme.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^e Jean ARMANET - Notaire - Vienne.

M. Paul BLANCHON - Professeur - Vienne.

Dr Marc CHALON - Sainte-Colombe.

M. Roger DUFROID - Retraité - Vienne.

M^e Charles FRÉCON - Notaire - Vienne.

M. le Chanoine Joseph GROS - Sainte-Colombe-lès-Vienne. †

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de Vienne.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - Sainte-Colombe-lès-Vienne.

M^{me} Michel GUILLOT - Saint-Romain-en-Gal.

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - Vienne.

M^{me} Maurice SEGUIN - Vienne.

M. SONDAZ - Vienne.

M. Jean VAGANAY - Industriel - Vienne.

S O M M A I R E D E 1 9 8 9

N° 84

- **BIBLIOGRAPHIE**, par André HULLO. Fasc. 1.
- **CHRONOLOGIE**, par François RENAUD. Fasc. 1.
- **TRESORS MONETAIRES ANTIQUES DE VIENNE**, par Roger LAUXEROIS. Fasc. 1.
- **LE SOCIALISME A VIENNE**, par Christine LAMBERT. Fasc. 1.
- **A PROPOS D'UNE EPITAPHE DE REVENTIN**, par Franck DORY. Fasc. 1.
- **LE PETIT LEXIQUE DU GAUCHON**, par Jean ARMANET. Fasc. 2.
- **LE FLORILEGE DU PARLER VIENNOIS**, par Roger DUFROID. Fasc. 2.
- **SAINT MAURICE DE VIENNE**, par Marcel PAILLARET. Fasc. 3.
- **INVENTAIRE ARCHEOLOGIQUE DES ENVIRONS DE VIENNE**, par Franck DORY. Fasc. 3.
- **A LA RECHERCHE DE THELEME : LES ABBAYES DE MALGOUVERT**, par Robert LACOMBE. Fasc. 4.
- **RADOTAGES D'UN VIEUX VIENNOIS**, par ELBEY. Fasc. 4.
- **LE TRIBUNAL DE JUSTICE FAIT « PEAU NEUVE » AU XVIII^e SIECLE**, par Renée BONY. Fasc. 4.
- **INFORMATIONS DIVERSES**. Fasc. 4.